



AUX FRONTIÈRES DU FOOTBALL ET DU POLITIQUE

Supportérismes et engagement militant dans l'espace public

Thomas Busset et William Gasparini (éds)

Le supportérisme comme politique: quelques réflexions programmatiques

Ludovic LESTRELIN

«S'il serait absurde de réduire l'engouement pour le football à une passion politique» (Bromberger, Etienne et Guérin 2002: 80), peut-on néanmoins penser l'univers des supporters comme relevant du politique? Les travaux de sciences sociales menés depuis les années 1980 sur le supportérisme, désignant les formes organisées et parfois extrêmes de participation au match de football, ont certes permis de baliser ce domaine d'études. Ses territoires d'implantation, sa sociologie, ses modes d'organisation ont été documentés de telle sorte que l'on dispose aujourd'hui d'un tableau relativement précis à l'échelle européenne. Les recherches attestent ainsi l'existence d'une réalité supportériste historiquement fondée et socialement ancrée. Demeure pourtant en suspens la question de savoir si celle-ci possède également une dimension voire un débouché politique.

Projeter de répondre à cette interrogation suppose de repartir des travaux pionniers de Christian Bromberger (1995). Ceux-ci sont, en effet, emplis de références à l'univers du politique: la «mobilisation» pour décrire les préparatifs d'avant match à Naples, les «militants» selon le titre d'un chapitre consacré aux supporters, la «partisanerie» pour désigner l'un des traits majeurs de l'économie émotionnelle du spectacle sportif... Parfois métaphorique, l'usage de ces termes révèle néanmoins une intuition de leur auteur, celle de considérer les stades comme lieux où s'expérimentent des formes originales d'engagement dans la mesure où les supporters se sont peu à peu posés en acteurs associatifs mêlant soutien à l'équipe, promotion et défense de l'identité locale, investissement dans la vie de quartier ou encore réflexion sociale.

Interroger de manière rigoureuse le supportérisme sous cet angle nécessite des préalables. L'un d'eux consiste à surmonter les obstacles auxquels se heurtent les recherches qui touchent aux rapports entre sport et politique. Mener une telle entreprise en prenant pour terrain les supporters les plus ardents et organisés des tribunes n'échappe pas à la règle. Un autre

est de renoncer au réflexe de définir les limites du politique a priori: «le périmètre de ce qui est politique et ce qui ne l'est pas n'est donc pas fixé à l'avance» (Céfaï 2011: 546). Ainsi, le repérage du politique ne peut se faire en s'arrêtant aux seuls signes, symboles et gestes les plus visibles et spectaculaires des stades, ceux qui renvoient notamment aux doctrines et idéologies. N'épuisant en rien le sens politique du supportérisme, ils peuvent même écarter de l'essentiel. Il s'agit plutôt de penser ensemble deux versants du politique, entendu

à la fois [comme] un univers institué (un espace de relations obéissant à des logiques en partie spécifiques et dont les limites peuvent être un enjeu de luttes en son sein même) et [comme] une dimension de toute vie en société, qui excède donc les frontières socialement reconnues de cet univers. (Voutat 2001: 11)

Dès lors, la proposition programmatique entend promouvoir trois niveaux d'analyse fondés sur des investigations de terrain s'appuyant sur les outils et acquis théoriques des travaux de sociologie politique¹.

Les difficultés à appréhender les dimensions politiques du supportérisme

Peut-on raisonnablement associer supportérisme et action collective si l'on entend par cette dernière expression

un *agir-ensemble intentionnel*, marqué par le projet explicite des protagonistes de se mobiliser de concert [?]. Cet agir-ensemble se développe dans une logique de revendication, de défense d'un intérêt matériel ou d'une «cause» (Neveu 2002: 9-10)

Dans son ouvrage somme consacré aux théories de l'action collective, Daniel Céfaï soulève rapidement la question: «Est-ce que les escarmouches violentes, insultes racistes, batailles rangées, opérations commando entre supporteurs de l'équipe de football du Paris-Saint-Germain – Tigris Mystic du virage Auteuil et Boulogne Boys de la tribune Boulogne – sont

1 Des pistes de réflexion ont déjà été dressées à ce sujet dans un précédent travail: Basson et Lestrelin 2014. Ce texte doit par ailleurs beaucoup à de nombreux échanges avec Jean-Charles Basson. Qu'il me soit permis de le remercier chaleureusement.

interprétables comme des conflits de mobilisation collective?» (2007: 12-13). Alors même que la sociologie des mobilisations et des mouvements sociaux «lance toujours davantage de passerelles vers la sociologie des associations, des partis ou des syndicats, des professions ou des religions» (Céfaï 2007: 7), le supportérisme échappe à l'analyse. Trois raisons peuvent expliquer cet état de fait.

Aliénation et dépolitisation

Rappelons d'abord que «tous les objets sollicitant des publics «de masse» induisent des jugements défavorables sur ces publics» (Esquenazi 2003: 4). Ainsi, le match de football est communément pensé comme un dérivatif pendant lequel «les classes populaires [...] oublieraient leurs combats et [...] abandonneraient leur âme» (*idem*: 43). Le thème de l'aliénation traverse notamment les travaux de la théorie critique du sport². Celui-ci est appréhendé comme l'effacement de tout rapport à la réalité – une sorte d'écran de fumée – visant à établir une fiction unificatrice niant les consciences individuelles et travaillant à renforcer l'idéologie capitaliste. Consacrant les allégeances à la «petite patrie» ou à la nation sans recul ni distance, le football serait la source de toutes les manipulations, conduirait à la dépolitisation, ce qui, faute d'enquête de terrain, reste à démontrer.

Le sport ou la dénégation du politique

L'apolitisme comme «valeur durable de la culture sportive» (Defrance 2000: 13) est en revanche un fait bien établi. Qu'il s'agisse du consensus transcendant les clivages partisans qui entoure généralement la construction des grands stades (Sawicki 2012) ou encore de l'impossible féminisme des sportives (Mennesson 2012), force est de constater la «difficile politisation du sport» (Fleuriet et Schotté 2012: 122). Les propos des supporters eux-mêmes semblent le confirmer. «Nous, on ne fait pas de politique» est un refrain régulièrement entendu dans les tribunes. Ne peut-on pas, cependant, postuler que ce refus de la politique, assimilée à la lutte pour le pouvoir et les postes, est un moyen d'affirmer l'irréductibilité

2 Sur ces travaux, voir par exemple: Brohm 1993, Vassort 1999.

du supportérisme comme de préserver l'unité du collectif vis-à-vis d'une activité pensée comme fondamentalement porteuse de discordes? De la même façon qu'«il n'est pas raisonnable que la sociologie politique arrête sa définition du politique à ce que les «acteurs spécifiques» du politique identifient comme tel» (Lefébure 2009: 375), «il ne s'agit pas non plus de suivre ceux qui proclament leur apolitisme jusqu'au bout de leur présentation d'eux-mêmes et de prendre leur non-engagement pour ce qu'ils nous en disent» (Defrance 2000: 26). En d'autres termes, «l'enquêteur peut [...], dans sa relative extériorité, s'accorder le droit à son tour de qualifier de «politiques» des situations qui ne le sont pas pour les acteurs» (Céfaï 2011: 550).

Des mobilisés sans cause?

Rompre avec les catégories des acteurs semble d'autant plus nécessaire que l'apolitisme revendiqué par les supporters tend à conforter une lecture ne voyant dans le supportérisme qu'une pratique de loisir, les virages étant alors envisagés comme des scènes festives et ceux qui les occupent comme cibles commerciales³. Certes, une large partie des habitués des stades sont des «mobilisés sans cause» (Fleuriel et Schotté, 2012: 122), dans le sens où ils se rendent en tribunes, acte différent que de rester devant sa télévision, tout en se satisfaisant d'éprouver l'expérience collective dont le match est l'occasion. Mais cette appréhension du supportérisme n'empêche-t-elle pas de considérer autrement que corporatistes voire triviaux les éventuels conflits portés par les supporters?

Critique de la marchandisation du football, de l'emprise des télévisions, de la modernisation des stades ou de la répression policière, défense des places debout et de prix accessibles, contestation des nouveaux investisseurs (Millward 2012, Millward et Poulton 2014)... Si le constat du développement sensible, en Europe, d'un supportérisme engagé et contestataire peut être fait, a priori, les mobilisations des supporters «ne conçoivent pas le sport comme un moyen de défendre ou de symboliser autre chose mais comme l'objet même de la contestation» (Fleuriel et Schotté 2012: 122). La question de la profondeur de la cause se pose alors.

3 Notons que les fêtes n'excluent pas la geste protestataire. Voir ainsi: Corbin, Gêrôme et Tartakowski 1994.

Autrement dit, si une vraie cause [...] est une cause qui vise à établir un nouvel ordre de vie, la cause des supporters possède-t-elle cette profondeur et peut-elle monter en généralité ou trouver des relais politiques? Ou bien est-elle condamnée à rester dans le registre limité du *self-help*? (Busset 2014: 15-16)

Avant de répondre à ces questions importantes, il faut rappeler qu'établir un nouvel ordre de vie

peut viser à des changements profonds ou, au contraire, être inspiré par le désir de résister à des changements; il peut impliquer des modifications de portée révolutionnaire ou ne viser que des enjeux très localisés. (Neveu 2002: 10)

Aussi conviendrait-il de rompre avec les conceptions les plus idéalistes de la politique pensée exclusivement comme combat pour de grandes causes⁴.

Signes, symboles et gestes: les repères les plus spectaculaires de la politique en tribunes

En effet, quand le rapprochement entre supportérisme et politique est envisagé, celui-ci est souvent réalisé à l'aune d'une appréhension étroite du second terme. L'emprunt plus ou moins retravaillé dans les stades de figures et croyances idéologiques importées des cadres traditionnels retient alors particulièrement l'attention des chercheurs. C'est le spectre de la manipulation qui surgit: les groupes, notamment les plus radicaux, seraient «noyautés» par des organisations politiques d'extrême gauche et surtout d'extrême droite.

Emprunts et influences idéologiques

«L'idée selon laquelle les «ultras» seraient instrumentalisés par des groupes politiques est très répandue» (Hourcade 2000: 111). Composés de jeunes amateurs de football issus des classes moyennes et populaires urbaines,

4 Notre proposition programmatique n'écarte pas la possibilité de critiquer ce que ratent les mobilisations de supporters ou ce qui leur manque. Mais avant cela, encore faut-il les avoir documentées rigoureusement.

se proclamant indépendants des clubs, porteurs d'un modèle associatif, démonstratif et jusqu'au-boutiste de supportérisme, les groupes ultras sont nés en Italie dans les années 1960 et 1970 dans un «climat d'antagonisme et d'activisme politiques» et portent, de fait, la marque des mouvements de l'époque (révolutionnaires, ouvriers, étudiants) à qui les mots «ultras» et «autonome» sont directement empruntés (Bromberger 1995: 245, Louis 2008). Aussi les stades italiens ont-ils pu constituer «le prolongement des rues» (Mignon 2002: 333). Les noms donnés aux premiers groupes sont d'ailleurs des références directes à des organisations militantes. Par exemple, les Brigade Rossonere de l'AC Milan, le Potere Bianconero ou les Nuclei Armati Bianconeri de la Juventus de Turin ne sont pas sans rappeler les Brigades rouges (Brigate Rosse), le Pouvoir ouvrier (Potere Operaio) et les Noyaux armés prolétariens (Nuclei Armati Proletari).

Ce supportérisme présente par ailleurs des ressemblances avec la sphère militante. Il en va ainsi des chants, banderoles, drapeaux, mais aussi de la production de gadgets et de matériel, des cartes d'adhésion, des souscriptions ou encore de la violence qui, légitimée, est utilisée pour asseoir la réputation et défendre l'honneur du groupe, à la manière de certains groupuscules politiques. D'autres traits caractéristiques semblent encore partagés: le fort sentiment d'appartenance au collectif, les réseaux de liens,... Les supporters ultras ont, en outre, érigé en modèle la figure du «rebelle», cet individu «en révolte contre un ordre politique ou «simple-ment» rétif à une autorité» (Crettiez et Sommier 2002: 12).

Parallèlement, la figure du hooligan anglais (puis allemand ou néerlandais) nationaliste et raciste s'est largement imposée dans l'imaginaire collectif.

En France, ce stéréotype a été renforcé, à partir du milieu des années 1980, par des hooligans du Paris Saint-Germain installés dans la tribune Boulogne: leur tenue de skinheads, leurs chants racistes, leur violence à l'encontre de personnes de couleur, et les graffitis d'extrême droite qu'ils inscrivaient autour des stades leur ont permis d'acquérir une grande visibilité médiatique. (Hourcade 2000: 109)

Depuis plusieurs décennies, des slogans et symboles d'inspiration néofasciste ou néonazie s'affichent dans les stades européens.

Evidences et impasses

La question idéologique constitue cependant la part la plus facile à identifier du rapport des supporters «à la politique» et plus largement «au politique». Elle est aussi la plus superficielle. Outre les pièges de la surinterprétation, le problème tient à ce que les chercheurs se trouvent prisonniers d'un questionnement qui consiste à positionner les différents groupes sur un axe droite-gauche ou à savoir si les slogans, chants, symboles idéologiques qui se déploient dans les stades sont feints ou tangibles (Bodin et al. 2010). Ils se concentrent, par ailleurs, sur des minorités actives, conformément à la tendance «à ne considérer comme pertinents que les aspects les plus spectaculaires de la vie sociale, et à ne porter attention qu'aux individus occupant un rôle central voire extrême au sein de ceux-ci» (Wittersheim 2014: 29). La focalisation sur ces questions s'explique probablement par les conditions d'émergence de la recherche sur le supportérisme. Celle-ci est fortement liée à la commande institutionnelle depuis que la tragédie du Heysel a érigé le hooliganisme en tant que problème. L'importante demande de connaissances émanant des autorités publiques et sportives invite dès lors à retenir du supportérisme son potentiel menaçant et violent pour envisager les réponses pénales, policières, éducatives ou encore technologiques et architecturales les plus appropriées, thèmes abondamment traités par les sociologues (Busset et al. 2008).

Penser le politique en trois dimensions

Si la dimension idéologique existe bel et bien, elle ne résume pas le caractère politique du supportérisme. Afin de travailler en ce sens, trois pistes de recherche peuvent être suivies qui forment autant de niveaux d'analyse du politique. La première consiste à tenter «de saisir le politique à partir de son enracinement dans l'expérience ordinaire, dans le flux de la vie de tous les jours des personnes et des collectifs», en somme à «approcher le politique <par le bas>» ou encore à «envisager les figures peu spectaculaires du politique» (Berger et Gayet-Viaud 2011: 9-10 et 14). C'est donc ici «l'ensemble de ce qui est contigu au <politique en finalité>» (Lefebure 2009: 376) qui constitue l'horizon du chercheur.

L'ordinaire du politique: ethnographier l'expérience des supporters

Quelque chose comme du «politique» émerge comme tel chaque fois que des collectifs se forment, s'interrogent ou s'engagent autour d'enjeux où il y va d'un bien commun/public à atteindre ou d'un mal commun/public à écarter. (Céfaï 2011: 546)

Le football offre à ce titre un terrain de choix tant il est désormais investi d'attentes et chargé de significations, celles d'incarner et de représenter des identités, de défendre l'honneur d'une cité, d'une région voire d'une nation, bref de forger du collectif. Ainsi,

le club de supporters, si on en analyse les fonctions sociales, joue aujourd'hui le même rôle, toutes proportions gardées, que le patronage ou la section de parti politique de naguère. Ce ne sont plus tant les syndicats, les partis, les paroisses qui intègrent dans la ville. (Bromberger, Etienne et Guérin 2002: 84)

Investir les organisations de supporters pour concrètement observer ce qui s'y déroule, écouter ce qui s'y dit et comprendre ce qui s'y joue apparaît d'autant plus intéressant. Pour ce faire, il est possible de mettre à profit les nombreux travaux de sociologie politique portant sur les mouvements sociaux et les associations, mais aussi ceux qui prennent pour terrains les partis politiques et les syndicats.

Les trajectoires d'engagement dans le supportérisme sont d'abord à documenter. Christian Bromberger (1995) dresse une échelle de participation aux groupes de supporters qui distingue sympathisants, adhérents, militants et leaders, cette taxinomie renvoyant au monde du politique⁵. Quels sont les parcours types au sein de ces organisations? Comment devient-on un militant de la «cause footballistique»? Ces questions sont en fait celles de la sociologie de l'engagement militant. Depuis les années 1990, les recherches menées dans cette direction sollicitent majoritairement le concept de carrière⁶. Envisager les carrières de supporters à la manière de carrières militantes (Lestrelin 2015) ouvre un vaste champ d'investigation: logiques de recrutement et de sortie au sein de ces collectifs, mais aussi rétributions symboliques et matérielles, conséquences biographiques de l'engagement, accès à des responsabilités et construction

5 On pense à: Duverger 1981.

6 Ce tournant théorique est symbolisé par la parution en 2001 d'un numéro spécial de la *Revue française de science politique* intitulé «Devenirs militants». Voir en particulier Fillieule 2001; plus récemment, voir Sawicki et Siméant 2009.

d'une expertise, formation d'une «élite supportériste»... Deux grandes interrogations se posent. D'une part, qu'en est-il de l'éventuel passage à d'autres scènes, de la reconversion du «capital» accumulé en tribunes vers d'autres espaces militants voire partisans⁷? Considérant que

l'engagement militant dans diverses structures d'action collective doit aussi être pensé comme un espace de formation, d'acquisition de savoirs et de dispositions transposables dans des domaines professionnels ou d'autres sociabilités (Neveu 2009b: 545),

il semble raisonnable de postuler que de telles trajectoires existent. D'autre part, dans quelle mesure l'engagement prolongé dans le supportérisme s'articule-t-il à des identités et des valeurs au fondement d'un style de vie imprégnant toute l'existence, produisant une vision du monde et un sens pratique (des classements, des goûts et des dégoûts)?

L'articulation de l'étude des trajectoires à une réflexion sur la sociabilité propre aux groupes des supporters est dès lors fondamentale⁸. Par exemple, les collectifs s'inspirant du modèle ultra sont souvent structurés autour d'un local, équivalent contemporain (et footballistique) de la «maison des jeunes» des décennies précédentes. Le suivi de l'équipe déborde ainsi le cadre strict du football et se prolonge par une vie associative. Celle-ci suppose des moments de discussion, de débat et de délibération, notamment lors des assemblées générales annuelles, mais aussi lors de réunions plus ponctuelles au cours desquelles interagissent les adhérents. Dans quelle mesure le supportérisme associatif se pose-t-il comme l'une des formes contemporaines d'apprentissage de la démocratie pour une partie de la jeunesse, comme un contexte dans lequel se forment des attitudes? Que se dit-il au cours de ces assemblées? Que peut-on dire et ne pas dire? Comment se déroulent les élections aux postes clefs? Y a-t-il des désaccords? Comment se règlent-ils?

7 Nous faisons ici référence aux travaux de Pierre Bourdieu. L'engagement dans le supportérisme suppose, en effet, un ensemble d'apprentissages, de savoirs et de savoir-faire incorporés. Dans l'univers du militantisme, ces aspects ont fait l'objet d'un double numéro des *Actes de la recherche en sciences sociales* portant sur la notion de capital militant (voir le texte introductif: Matonti et Poupeau 2004). L'action en tribunes peut aussi s'accompagner d'une forme de capital symbolique. Sur le prestige et la renommée propres à certains leaders charismatiques des stades, voir Lestrelin 2016.

8 La littérature sur la sociabilité militante pourrait être mobilisée. Voir, entre autres, les travaux de Julian Mischi sur le rapport des classes populaires au politique (dans les mondes communistes et syndicaux).

Les adhérents peuvent également fréquenter le local pendant la semaine afin de préparer les spectacles qui seront mis en place en tribunes le week-end et profiter des «services» mis à disposition (bar, baby-foot, billard, console de jeux, etc.). Le local rassemble encore certains membres qui se plaisent à se retrouver autour d'un verre après les rencontres. La vie supportériste se compose en outre de moments festifs qui rythment les saisons sportives: repas, lotos, concerts de musique... Quel «style de groupe» s'exprime en ces diverses occasions (Eliasoph et Lichterman 2011)? Dit autrement, quel est le schéma récurrent d'interactions entre adhérents qui se déploie au sein du collectif et qui participe de la définition implicite d'une manière d'être ensemble, de la forme adéquate de participation? Nina Eliasoph et Paul Lichterman préconisent de porter le regard dans trois directions: les liens dans le groupe (le type de relations et le type d'obligations réciproques), les frontières du groupe (le rapport entre «nous» et «eux»), les catégorisations sur le monde «extérieur») et les standards discursifs (les thèmes abordés, les manières de s'exprimer, les locuteurs autorisés à intervenir).

Observer ainsi les collectifs de supporters serait une manière d'aborder leur degré d'ouverture ou de fermeture vers ce qu'Eliasoph et Lichterman nomment «les affaires de la <grande société>». Alors il sera possible de tirer des enseignements sur la part prise par le supportérisme au développement des compétences citoyennes. On pourra peut-être constater des mécanismes d'évaporation du politique (Eliasoph 2001, Mariot 2010) et de clôture sur un entre-soi que l'on cherche à préserver contre des formes trop explicites de politisation (Rougier 2015). Cet aspect mérite l'attention car l'activisme déployé par les supporters et le poids conquis au sein de certains clubs forment autant de motifs qui peuvent attirer des acteurs dominants de la ville (Fleury 2014). A Marseille par exemple, il devient banal, au cours des années 1990, que les groupes de supporters soient courtisés en période de campagne électorale par les candidats et leur équipe (Peraldi et Samson 2006: 135-153).

C'est là l'une des conséquences de la grande visibilité acquise par certaines associations de supporters. A côté de la fréquentation d'espaces fermés dans lesquels on ne pénètre qu'après y avoir été invité (le local en fait partie), l'expérience du supportérisme s'accompagne, en effet, de la présence dans des espaces publics, au sens de la sociologie interactionniste (Goffman 1973). Les tribunes sont de ceux-là bien sûr. Mais d'autres endroits de la ville sont concernés: les abords des stades, des rues et des

places (appropriées parfois de manière ostentatoire à l'approche des matchs), des bars d'un quartier, etc. (Ginhoux 2015). Des chants collectifs, slogans et comportements emphatiques s'y expriment, des inscriptions s'y déploient via des tags, graffitis ou encore stickers apposés sur les murs ou le mobilier urbain... Cette activité performative et dramaturgique se livre dès lors aux regards d'un public et porte en elle la possibilité qu'émerge le politique en situation. En contexte autoritaire, l'occupation de l'espace public peut ainsi représenter un acte de contestation en soi (Auyero 2005, Geoffray 2011). Les supporters peuvent aussi subvertir les usages routiniers d'un espace, une arme souvent réservée aux groupes les plus démunis et dénués de pouvoir (Hmed 2008). Quels que soient les régimes, la composante la plus jusqu'au-boutiste du supportérisme (incarnée par les ultras) tend à s'exposer à des formes serrées d'encadrement et de contrôle. Les interactions des supporters sont donc régulières avec des autorités et des représentants d'institutions (forces de l'ordre, agents privés de sécurité et dirigeants de clubs). Le fait que le supportérisme puisse donner lieu à des affrontements violents avec la police, rencontrer l'hostilité de la population et des médias, être synonyme de risques divers (blessures, arrestations, procès, amendes, interdictions de stade, prison) offre l'occasion d'observer ce que fait concrètement la répression aux groupes et aux individus (Combes et Fillieule 2011)⁹. Aussi peut-on faire l'hypothèse que cet engagement marque fortement et durablement ceux qui y prennent part.

Les moments et leurs hommes: de la critique à la mobilisation

Si tout n'est pas politique dans l'expérience des supporters, peut-on estimer qu'ils sont particulièrement disponibles pour le conflit? Temps festif, le match de football est aussi un moment de prise de parole. Ainsi, certains groupes n'hésitent pas à se servir des gradins comme d'une scène d'expression. Ils apostrophent directement les dirigeants des clubs et ceux des instances nationales (fédération, ligue). En Angleterre, les fanzines sont, depuis la fin des années 1980, des moyens de contestation face à la commercialisation du football (Jary, Horne et Bucke 1991)¹⁰. La création des Independent Supporters Associations puis des Supporters Trusts s'ins-

9 Pour un travail classique sur cet aspect, voir les recherches de Doug Mc Adam (2012) à propos des activistes américains militant dans les années 1960 pour les droits civiques.

10 Des forums internet remplissent aussi de tels rôles désormais (voir Besson 2014).

crit aussi dans ce mouvement (Nash 2000). Ces collectifs se sont constitués afin de promouvoir une conception sociale du football s'opposant à la vision économique défendue par les dirigeants. Ils mènent des actions contre l'installation de restaurants, de boutiques ou d'activités de loisir connexes aux stades. Ils s'opposent aux propriétaires, ambitionnent de participer à la gestion des clubs. C'est sur la manière dont se construisent les conflits initiés par les supporters, sur les logiques de ces mobilisations ou leur impossibilité que porte la deuxième piste de recherche que nous proposons de suivre. La priorité est ici de travailler sur

ce qui se passe ou se joue dans le cours même de l'épisode contestataire pris pour objet – c'est-à-dire non seulement au moment de son impulsion, mais tout au long de la séquence temporelle qui le constitue. (Mathieu 2004: 569)

Plusieurs questions se posent. Dans l'espace du football, comment et sous quelles conditions surgit la «prise de parole», qui ne constitue qu'une option parmi d'autres pour exprimer un mécontentement (Hirschman 1995)? Qui se mobilise et pourquoi? La conquête d'une considération sociale et d'une place semble former une ambition récurrente (Hourcade 2002). Voulant être reconnus comme des acteurs responsables et à même, par conséquent, de prendre part au processus d'élaboration et de mise en œuvre de décisions les concernant directement, les supporters souhaitent faire entendre leur voix sur un certain nombre de projets portés par les clubs: tarifs des places, organisation des déplacements, aménagement des tribunes, politique commerciale, respect des valeurs patrimoniales emblématiques (blason, couleurs du maillot)... Ils peuvent aussi interpeller les autorités pour contester l'action policière.

L'accès à la critique et à la prise de parole dans les stades est une chose. Construire une action collective coordonnée, agrégeant des revendications adressées à un adversaire identifié en est une autre. Or, cela n'a rien d'évident, les supporters français échouant par exemple depuis les années 2000 dans leurs tentatives de se mobiliser dans la durée au niveau national et de porter auprès des instances du football une «cause supporters» qui transcende l'atomisation de cet univers (les rivalités entre groupes sont plus fortes que la coopération) et qui surmonte l'image sociale très négative du supportérisme (Hourcade 2014). Un tel projet suppose, en effet, tout un travail de représentation et de conquête de soutiens. Si des formes de structuration verticale des organisations supportéristes existent en France (le Conseil national des supporters de football et l'Association

nationale des supporters sont deux initiatives récentes), elles sont confrontées à la question classique de leur représentativité qui

renvoie au travail de construction des groupes, c'est-à-dire à la nécessité politique de construire et donc d'homogénéiser des collectifs irréductiblement hétérogènes. C'est au fond toute la difficulté de l'action collective que de convaincre de la bonne représentation des représentants auto-institués en porte-parole. (Fillieule 2009: 523)

Quelles sont, en outre, les ressources des collectifs de supporters, c'est-à-dire «ces stocks hétérogènes d'avoirs, de savoirs, d'images et de faire qui constituent les munitions de tactiques et stratégies de lutte» (Neveu 2009a: 500)? Faire valoir un nombre conséquent de pétitionnaires, d'adhérents ou de manifestants peut être une solution. La maîtrise des dossiers, la capacité à argumenter en public et auprès des médias également. Mais la conquête de soutiens ne passe-t-elle pas surtout par un travail symbolique de «mise en mots» du mécontentement en usant de règles morales et de justice? La «scandalisation» consiste à

mettre en forme, en récit, un problème ou une cause comme constituant une atteinte injuste ou imprudente à des valeurs consensuelles. [Elle] mobilise aussi des émotions (compassion, colère, dégoût, peur, etc.). (Neveu 2009a: 501)

Comment légitime-t-on la cause? A partir de quelle argumentation et de quels «cadres de perception» (Goffman 1991)¹¹? Le dépassement des particularismes et des revendications fragmentaires est-il possible? Les groupes de supporters construisent-ils des liens avec des associations et organisations militant sur d'autres objets ou terrains? Deux types de montée en généralité peuvent a priori être distingués. Le premier relie le combat des supporters à la critique plus large des «dérives» de la marchandisation du football, pensé comme un bien commun, en s'appuyant sur des mobiles éthiques (transparence, démocratie, etc.). Le second consiste en une dénonciation de la criminalisation du supportérisme, de l'usage des technologies de surveillance et de contrôle social. L'invocation de la défense des libertés publiques fondamentales en est un prolongement¹².

11 Sur l'apport de la sociologie de Goffman à la théorie de l'action collective, voir Snow, Trom et Cefaï 2000: 156-161.

12 Constituée en 2014 en réponse à la politique sécuritaire mise en œuvre autour du Paris-Saint-Germain, l'Association de défense et d'assistance juridique des intérêts des supporters (ADAJIS) déploie un argumentaire de ce type. Elle mène aussi des actions en justice pour contester les mesures de police administrative, telles que les interdictions de stade.

Considérant qu'une des difficultés des supporters est de surmonter l'idée, répandue dans les médias ou dans le grand public, qu'ils méritent bien le sort qui leur est réservé, ces aspects nous semblent fondamentaux.

*L'accès aux réseaux d'action publique
ou les rapports formalisés et finalisés au politique*

Si réussir à modifier la perception des gens est une entreprise incertaine, accéder aux centres de pouvoir et de décision l'est tout autant. En confrontant la sociologie de la mobilisation à la sociologie de l'action publique, la troisième et dernière piste de recherche que nous proposons de mettre à l'épreuve des faits empiriques consiste à étudier les passages possibles (ou non) à l'action politique, l'accès au système politique. Il s'agit donc d'envisager «les modalités par lesquelles [l'action contestataire] s'articule, se combine ou s'affronte à l'action institutionnelle» (Mathieu 2004: 576). En somme, la question qui se pose ici est de savoir si le supportérisme peut trouver un débouché spécifique et, le cas échéant, comment et à quelles conditions. C'est alors une autre acception du terme politique qui fait l'objet du travail, c'est-à-dire le moment à partir duquel

un mouvement [...] fait appel aux autorités politiques (gouvernement, collectivités locales, administration...) pour apporter, par une intervention publique, la réponse à une revendication, qui impute aux autorités politiques la responsabilité des problèmes qui sont à l'origine de la mobilisation. (Neveu 2002: 10)

Une telle perspective de recherche suppose de porter l'attention particulièrement vers les interactions (leur présence comme leur absence) entre acteurs supportéristes et représentants des pouvoirs publics, partis et élus politiques. Or, du fait d'un traitement généralement sécuritaire et répressif de la question supporters consistant à contenir et contrôler des groupes d'individus perçus comme une menace pour l'ordre public, prêts à faire usage de la violence et avec lesquels on ne peut nullement dialoguer, les relations des supporters avec les autorités et administrations, les représentants des forces de l'ordre en tête, sont la plupart du temps conflictuelles. C'est du moins le cas en France. Mais les rapports peuvent aussi être, plus simplement encore, inexistantes avec certains acteurs politiques. Ainsi en va-t-il de la sphère partisane et des élus locaux ou nationaux. Sauf en de rares cas (qui mériteraient de fait des enquêtes), les frontières avec

le monde des supporters sont importantes et empêchent ou restreignent fortement les échanges. Il est ainsi aisé de partir du constat que le supportérisme est un monde tendanciuellement segmenté, c'est-à-dire coupé du champ du pouvoir. Il s'agirait donc d'observer comment, dans différents contextes, les barrières entre ces espaces sociaux s'abaissent et comment les supporters réussissent à s'imposer en acteurs d'action publique.

Il est possible de le faire en suivant l'hypothèse que les «modalités d'inscription des revendications portées par les mobilisations sur l'agenda des autorités publiques» (Mathieu 2004: 576) sont liées au rôle de figures charismatiques, «d'entrepreneurs de cause» ou «d'entrepreneurs de politique publique», capables, de par leur position dans des réseaux, leur trajectoire biographique et/ou une compétence particulière, de «traduire» la voix des supporters et de l'amener dans certaines arènes sociales institutionnalisées. Les travaux menés en sociologie des mouvements sociaux et en sociologie de l'action publique ont largement insisté, ces dernières années, sur la figure de l'entrepreneur, qui désigne les acteurs qui tentent de problématiser et de porter un problème social sur la scène publique, en particulier sur l'agenda public. Pensés «comme des perturbateurs de l'ordre social», ils «bousculent les espaces sur lesquels ils interviennent, brisent les routines et subvertissent les rapports de pouvoir stabilisés et les hiérarchies instituées» (Bergeron, Castel et Noguez 2013: 264). L'entrepreneur est encore celui qui est «situé en une position singulière de l'espace social, celle qui se trouve à la frontière de plusieurs territoires» (*ibid.*).

Conclusion

Les «soubassements politiques» d'une expérience consistant à rejoindre une organisation, à fréquenter des lieux et à interagir avec d'autres individus; le travail critique et les dynamiques de mobilisation; l'accès aux réseaux d'action publique. Telles sont donc les trois directions que nous proposons d'emprunter afin de savoir si le supportérisme fait partie de ces «objets qui concourent aux phénomènes politiques sans être eux-mêmes formellement politiques» (Lefébure 2009: 388). Sur ces trois champs d'investigation, le chantier est vaste, pour ne pas dire colossal. En l'état actuel

des savoirs, les questions sont bien plus nombreuses que les réponses. Deux principes fondamentaux complètent la démarche. D'une part, il s'agit de convoquer des appuis théoriques variés issus de la sociologie et des sciences politiques, car à l'instar de l'histoire des sports, la sociologie du supportérisme et des stades

n'a rien à gagner à se considérer comme une catégorie totalement étanche, étanchéité qui lui fait courir le risque de fragmenter des expériences sociales majeures. Elle a tout à gagner au contraire à se nourrir des observations concernant d'autres objets ou émanant d'autres sciences sociales. (Fontaine 2010: 264)

D'autre part, le recours à des enquêtes de terrain et à la comparaison internationale (il n'y a pas un mais des supportérismes) apparaît essentiel. L'ethnographie semble notamment une ressource précieuse car elle

prend au sérieux les liens et les passages possibles de l'expérience ordinaire à l'engagement politique [...]. Elle fait crédit, par méthode, à la capacité des gens d'accéder à la critique et à l'action politique, à partir du monde de l'expérience quotidienne. (Berger et Gayet-Viaud 2011: 22)

C'est à ces conditions que l'on pourra envisager de comprendre l'éventuelle contribution du supportérisme au renouvellement des rapports au politique et des formes de l'engagement, notamment en milieux populaires.

Bibliographie

- Auyero, J., 2005: «L'espace des luttes. Topographie des mobilisations collectives», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 160: 122-132.
- Basson, J.-C. et Lestrelin, L., 2014: «Pour une sociologie politique du supportérisme: penser le militantisme et la partisanerie des supporters de football en Europe», In Busset T., Besson, R. et Jaccoud, C. (éds), *L'autre visage du supportérisme. Autorégulations, mobilisations collectives et mouvements sociaux*, Berne: Peter Lang, 21-39.

- Berger, M. et Gayet-Viaud, C., 2011: «Du politique comme chose au politique comme activité. Enquêter sur le devenir politique de l'expérience ordinaire», In Berger, M., Céfaï, D. et Gayet-Viaud, C. (éds), *Du civil au politique. Ethnographies du vivre-ensemble*, Bruxelles: Peter Lang, 9-24.
- Bergeron, H., Castel, P. et Nouguez, E., 2013: «Eléments pour une sociologie de l'entrepreneur-frontière. Genèse et diffusion d'un programme de prévention de l'obésité», *Revue française de sociologie*, 54 (2): 263-302.
- Besson, R., 2014: «Les forums internet et les prises de position des supporters d'un club de football: Bulat Chagaev et l'avenir de Neuchâtel Xamax», In Busset T., Besson, R. et Jaccoud, C. (éds), *L'autre visage du supportérisme. Autorégulations, mobilisations collectives et mouvements sociaux*, Berne: Peter Lang, 75-89.
- Bodin, D., Robène L., Héas S. et Sempé G., 2010: «Le football à l'épreuve du racisme et de l'extrémisme: un état des lieux en Europe», In Cretiez, X. et Mucchielli, L. (éds), *Les violences politiques en Europe*, Paris: La Découverte, 195-209.
- Brohm, J.-M., 1993: *Les meutes sportives. Critique de la domination*, Paris: L'Harmattan.
- Bromberger, C., Etienne, B. et Guérin, M., 2002: «Les nouveaux lieux du politique», *La pensée de midi*, 7: 79-91.
- Bromberger, C., 1995: *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris: éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Busset, T., 2014: «Pour un changement de paradigme dans les études sur le supportérisme: du soutien aux équipes à la défense d'intérêts propres», In Busset T., Besson, R. et Jaccoud, C. (éds), *L'autre visage du supportérisme. Autorégulations, mobilisations collectives et mouvements sociaux*, Berne: Peter Lang, 1-19.
- Busset, T., Jaccoud, C., Dubey, J.-P. et Malatesta, D. (éds), 2008: *Le football à l'épreuve de la violence et de l'extrémisme*, Lausanne: Antipodes.
- Céfaï, D., 2007: *Pourquoi se mobilise-t-on? Les théories de l'action collective*, Paris: La Découverte.

- Céfaï, D., 2011: «Vers une ethnographie du politique. Décrire des ordres d'interaction, analyser des situations sociales», In Berger, M., Céfaï, D. et Gayet-Viaud, C. (éds), *Du civil au politique. Ethnographies du vivre-ensemble*, Bruxelles: Peter Lang, 545-598.
- Combes, H. et Fillieule, O., 2011: «De la répression considérée dans ses rapports à l'activité protestataire. Modèles structuraux et interactions stratégiques», *Revue française de science politique*, 61: 1047-1072.
- Corbin, A., Gérôme, N. et Tartakowski, D. (éds), 1994: *Les usages politiques des fêtes aux XIX^e-XX^e siècles*, Paris: Publications de la Sorbonne.
- Crettiez, X. et Sommier, I., 2002: *La France rebelle*, Paris: Michalon.
- Defrance, J., 2000: «La politique de l'apolitisme. Sur l'autonomisation du champ sportif», *Politix*, 50: 9-27.
- Duverger, M., 1981: *Les partis politiques*, Paris: Seuil.
- Eliasoph, N., 2001: «Citoyens du quotidien», *Espaces Temps*, 76-77: 110-121.
- Eliasoph, N. et Lichterman, P., 2011: «Culture en interaction. Une ethnographie des styles de groupe de deux organisations civiques en Californie», In Berger, M., Céfaï, D. et Gayet-Viaud, C. (éds), *Du civil au politique. Ethnographies du vivre-ensemble*, Bruxelles: Peter Lang, 355-399.
- Esquenazi, J.-P., 2003: *Sociologie des publics*, Paris: La Découverte.
- Fillieule, O., 2001: «Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel. Post scriptum», *Revue française de science politique*, 51: 199-215.
- Fillieule, O., 2009: «Emergence et développement des mobilisations», In Cohen, A., Lacroix, B. et Riutort, P. (éds), *Nouveau manuel de science politique*, Paris: La Découverte, 514-528.
- Fleuriel, S. et Schotté, M., 2012: «Mobilisations sportives, mobilisations collectives: conditions de possibilité et d'impossibilité», *Sciences sociales et sport*, 5: 119-122.
- Fleury, G., 2014: «Carrières et engagement au sein d'un groupe de supporters de foot en Equateur. Quand l'apprentissage de comportements déviants se transforme en facteur d'intégration sociale», *Cahiers des Amériques latines*, 74: 93-113.
- Fontaine, M., 2010: *Le Racing club de Lens et les «Gueules Noires». Essai d'histoire sociale*, Paris: Les Indes Savantes.

- Geoffray, M.-L., 2011: «Etudier la contestation en contexte autoritaire: le cas cubain», *Politix*, 93: 29-45.
- Ginhoux, B., 2015: «En dehors du stade: l'inscription des supporters ultras dans l'espace urbain», *Métropolitiques*, www.metropolitiques.eu/En-dehors-du-stade-l-inscription.html (consulté le 23 octobre 2015).
- Goffman, E., 1973: *La mise en scène de la vie quotidienne. T.1. La présentation de soi; T.2. Les relations en public*, Paris: Minuit.
- Goffman, E., 1991: *Les cadres de l'expérience*, Paris: Minuit.
- Hmed, C., 2008: «Des mouvements sociaux «sur une tête d'épingle»? Le rôle de l'espace physique dans le processus contestataire à partir de l'exemple des mobilisations dans les foyers de travailleurs migrants», *Politix*, 84: 145-165.
- Hirschman, A., 1995: *Défection et prise de parole*, Paris: Fayard.
- Hourcade 2000: «L'engagement politique des supporters ultras français, retour sur des idées reçues», *Politix*, 50: 107-125.
- Hourcade, N., 2002: «La place des supporters dans le monde du football», *Pouvoirs*, 101: 75-87.
- Hourcade, N., 2014: «Les ultras français forment-ils un mouvement social?», In Busset T., Besson, R. et Jaccoud, C. (éds), *L'autre visage du supportérisme. Autorégulations, mobilisations collectives et mouvements sociaux*, Berne: Peter Lang, 41-57.
- Jary, D., Horne, J. et Bucke, T., 1991: «Football fanzines and football culture», *Sociological Review*, 38: 581-597.
- Lefebure, P., 2009: «Les rapports ordinaires à la politique», In Cohen, A., Lacroix, B. et Riutort, P. (éds), *Nouveau manuel de science politique*, Paris: La Découverte, 374-392.
- Lestrelin, L., 2015: «De l'avantage de comparer les carrières supportéristes à des carrières militantes», *Sciences sociales et sport*, 8: 51-77.
- Lestrelin, L., 2016: ««Depé». Un supporter icône du Stade vélodrome», *Ethnologie française*, à paraître.
- Louis, S., 2008: «La politique dans le mouvement ultra en Italie», In Busset, T., Jaccoud, C., Dubey, J.-P. et Malatesta, D. (éds), 2008: *Le football à l'épreuve de la violence et de l'extrémisme*, Lausanne: Antipodes, 67-86.
- Mariot, N., 2010: «Pourquoi il n'existe pas d'ethnographie de la citoyenneté», *Politix*, 92: 161-188.

- Mathieu, L., 2004: «Des mouvements sociaux à la politique contestataire: les voies tâtonnantes d'un renouvellement de perspective», *Revue française de sociologie*, 45: 561-580.
- Matonti, F. et Poupeau F., 2004: «Le capital militant. Essai de définition», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 155: 4-11.
- Mc Adam, D., 2012: *Freedom Summer. Lutttes pour les droits civiques, Mississippi 1964*, Marseille: Agone.
- Mennesson 2012: «Pourquoi les sportives ne sont-elles pas féministes? De la difficulté des mobilisations genrées dans le sport», *Sciences sociales et sport*, 5: 161-191.
- Mignon, P., 2002: «Une autre exception française: un football sans hooligans», *Revue internationale de criminologie et de police technique et scientifique*, 55 (3): 323-347.
- Millward, P., 2012: «Reclaiming the Kop? Analysing Liverpool Supporters' Twenty-first Century Mobilizations», *Sociology*, 46: 1-12.
- Millward, P. et Poulton G., 2014: «Football Fandom, Mobilisation and Herbert Blumer: A Social Movement Analysis of F.C. United of Manchester», *Sociology of Sport Journal*, 31: 1-22.
- Nash, R., 2000: «Contestation in Modern English Professional Football: The Independent Supporters Association Movement», *International Review for the Sociology of Sport*, 35: 465-486.
- Neveu, E., 2002: *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris: La Découverte.
- Neveu, E., 2009a: «Répertoires d'action des mobilisations», In Cohen, A., Lacroix, B. et Riutort, P. (éds), *Nouveau manuel de science politique*, Paris: La Découverte, 495-509.
- Neveu, E., 2009b: «Dynamiques et effets des mobilisations», In Cohen, A., Lacroix, B. et Riutort, P. (éds), *Nouveau manuel de science politique*, Paris: La Découverte, 530-548.
- Peraldi, M. et Samson, M., 2006: *Gouverner Marseille. Enquête sur les mondes politiques marseillais*, Paris: La Découverte.
- Rougier, C., 2015: «Tenir le politique à distance: une capacité citoyenne? Retour sur l'échec d'une tentative d'instrumentalisation partisane d'une association de loisirs», *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 46: 67-88.
- Sawicki, F., 2012: «La résistible politisation du football. Le cas de l'affaire du grand stade de Lille-Métropole», *Sciences sociales et sport*, 5: 193-241.

- Sawicki, F. et Siméant, J., 2009: «Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français», *Sociologie du travail*, 51: 97-125.
- Snow, D., Trom, D. et Céfai, D., 2000: «Le legs de l'Ecole de Chicago à la théorie de l'action collective», *Politix*, 50: 151-162.
- Vassort, P., 1999: *Football et politique. Sociologie historique d'une domination*, Paris: éditions de la Passion.
- Voutat, B., 2001: «La science politique ou le contournement de l'objet», *Espaces Temps*, 76-77: 6-15.
- Wittersheim, E., 2014: *Supporters du PSG. Une enquête dans les tribunes populaires du Parc des Princes*, Lormont: Le Bord de l'eau.

AUX FRONTIÈRES DU FOOTBALL ET DU POLITIQUE

Supportérismes et engagement militant dans l'espace public

Fruit d'un colloque international qui s'est tenu en septembre 2015 à l'Université de Neuchâtel, cet ouvrage analyse le supportérisme comme pratique militante. Les contributions portent notamment sur le Brésil, l'Égypte, la France, la Russie, la Turquie et l'Ukraine. Mais au-delà de l'aire géographique ou culturelle, il s'agit de comprendre les ressorts de l'extension du supportérisme dans l'espace public et les liens que les supporters entretiennent avec d'autres formes de mobilisations ou d'actions collectives. L'interrogation dépasse le cadre restreint du stade en cherchant à comprendre comment des individus et des groupes qui consacrent une part importante de leur temps au soutien d'une équipe de football en viennent à défendre des causes politiques. Cet ouvrage constitue ainsi une nouvelle étape dans la construction d'une sociologie des pratiques européennes et transnationales du supportérisme.

THOMAS BUSSET, historien, est collaborateur scientifique au centre international d'étude du sport de l'Université de Neuchâtel.

WILLIAM GASPARINI, sociologue, est professeur des universités en STAPS à la Faculté des sciences du sport de Strasbourg. Chercheur au Laboratoire « Sport et Sciences sociales », il est actuellement titulaire d'une chaire européenne Jean-Monnet en sciences sociales du sport.

ISBN 978-3-0343-2476-2



9 783034 324762

www.peterlang.com